

Le billet d'Etienne GRIEU

Les chrétiens s'apprêtent à entrer dans la semaine pascale sans pouvoir se rendre aux offices, sans ces gestes si évocateurs du lavement des pieds et du feu pascal qu'on se partage, sans bénéficier des sacrements, sans vibrer de tout leur être à l'Exultet, sans retrouver les frères et sœurs dans la foi, sans pouvoir serrer leur main, les embrasser dans la joie du Ressuscité. Que leur reste-t-il, alors ? Il nous reste de rejoindre l'immense supplication du monde : le cri silencieux de ceux qui meurent seuls dans un service de réa débordé, la douleur de ceux qui ne peuvent être auprès de leurs proches en souffrance, le désarroi des soignants, des politiques, de ceux qui se retrouvent sans emploi, de ceux qui n'en peuvent plus d'être confinés, l'angoisse des réfugiés abandonnés, de tous ceux qui perdent dans cette crise l'équilibre précaire qu'ils avaient pensé trouver.

Pour une fois, Pâque ne se célèbre pas dans les églises. Et l'Eglise est ainsi conduite à simplement rejoindre la clameur de la terre et des pauvres. Mais ne se retrouve-t-elle pas ainsi en son point de départ ? N'est-elle pas ramenée à ce qu'elle est au plus profond : celle qui prend sur elle la supplication du monde et la présente à Dieu ?

Suspens...

Avec le confinement tout est comme suspendu, tout s'arrête et s'étire dans le temps, tendu seulement vers ce signe incertain d'un redémarrage qui viendra bien un jour... Le suspens fait découvrir que tout n'est pas plein, que la vie n'est pas saturée. Les espaces vides peuvent effrayer, mais ils appellent aussi l'exploration, l'étonnement, la découverte. Et puis ce sont des lieux où ça résonne. Nous allons entrer dans les fêtes de Pâques dans un tel suspens. Expérience, après tout, bien ajustée à ce mystère où tout s'est arrêté, où la création a retenu son souffle, avant de recueillir celui du Fils.

Étienne Grieu, jésuite, docteur en théologie
Recteur du Centre Sèvres – Facultés jésuites de Paris